



FOLIO ★
JUNIOR

GUILLAUME PRÉVOST

LE LIVRE DU TEMPS

1 LA PIERRE SCULPTÉE

FOLIO 
JUNIOR

Le Livre du temps

I. La pierre sculptée

II. Les sept pièces

III. Le cercle d'or

© Gallimard Jeunesse, 2006, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour la présente édition

Couverture : Nicolas Vesin

Guillaume Prévost

Le Livre du temps

I. La pierre sculptée

GALLIMARD JEUNESSE

Pour Charles et Pauline

1 Sam

Samuel se laissa tomber en grommelant sur son lit : aucune envie de sortir. Il jeta un œil mauvais au sac de sport à moitié ouvert à ses pieds et à la manche de kimono qui dépassait et semblait murmurer avec insistance : « Dépêche-toi, Sam, y a compét' aujourd'hui ! » Oui, justement, il y avait compét' aujourd'hui, c'était bien le problème. Et pas n'importe quelle compétition encore : « Tournoi des 14-16 ans, toutes catégories ». Une épreuve diabolique, fruit d'un cerveau malade et antisportif, qui se soldait en général par un face-à-face avec un gaillard de quinze centimètres plus grand et de vingt kilos plus lourd. Or Samuel n'avait aucune envie de se faire tordre dans tous les sens – par le gros Monk, par exemple – pour finir la tête comprimée sous une grosse paire de grosses fesses. Non, pas aujourd'hui. D'abord, c'était son anniversaire et...

– Sammy, qu'est-ce que tu fais ? cria une voix impatiente à l'étage en dessous. Tu vas rater ton bus !

– C'est bon, Grand Ma', je descends.

Mais au lieu de cela, il se renfonça davantage dans son oreiller. De la pièce voisine lui parvenait le timbre surexcité d'une chanteuse hystérique qui n'en finissait pas de s'extasier sur la beauté du garçon qu'elle venait de croiser à la plage :

*Qu'il est beau
Qu'il est chou
Je crois bien qu'il me fait les yeux doux
Le garçon de la plaaaaage !*

Pathétique.

À l'origine de ce vacarme, sa cousine Lili, qui n'avait rien de mieux à faire le samedi matin que de réunir ses copines pour de longs conciliabules entre filles, nappés de tonnes de guimauve sonore. À sa décharge, Lili n'avait que douze ans – autant dire l'âge bête – et c'était pour elle un moyen de se consoler des absences répétées de sa mère : celle-ci l'avait longtemps élevée seule, mais, depuis quelques mois, elle accompagnait son nouveau fiancé dans tous ses déplacements. Lili était une pure chipie, le plus souvent agressive avec Sam – y pouvait-il quelque chose, lui, si tous les deux vivaient chez leurs grands-parents ? –, toujours à se moquer des autres, en particulier sur le terrain glissant des résultats scolaires. De manière incompréhensible en effet, du moins si l'on en jugeait par le genre de bêtises qu'elle écoutait, Lili volait de succès en succès à l'école,

rentrant chaque soir avec des notes plus exceptionnelles que la veille et raflant à la fin de l'année tout ce qui existait comme distinctions et récompenses. Un vrai mystère.

*J'espère qu'il saura être saaaaage,
Oh ! oui, le garçon de la plaaaaage !*

– Sammy ! Il est presque 10 heures !

Samuel soupira et donna un grand coup de pied dans son sac. Tout le monde en avait après lui, de toute façon.

Il sauta du lit, enfila ses chaussures de sport sans les lacer et ouvrit en ronchonnant la porte. Manque de chance, Lili et sa petite bande avaient aussi investi le couloir. Elles lui faisaient une sorte de haie d'honneur pleine de sourires narquois et de tee-shirts rouge, orange ou rose qui leur couvraient à peine le nombril.

– Tu as pensé au sparadrap, Sammy ? demanda sa cousine sur un ton faussement bienveillant. Et à la pommade pour les bleus ? C'est qu'il ne faudrait pas que tu te fasses mal, mon chéri. Tu te souviens, la dernière fois ?

La dernière fois, Samuel avait été écrasé au bout de 43 secondes sous le gros ventre du gros Monk. Très mauvais souvenir. Sa cheville s'était retournée en formant un angle inquiétant avec le reste de sa jambe. Privé de skate pendant un mois.

– Essaie au moins de passer le premier tour, ajouta-

t-elle en se tenant les côtes. Après tout, on ne sait jamais !

– Merci du conseil, répliqua-t-il. Et si je vois le garçon de la plage, je lui donne ta photo, promis. On ne sait jamais...

Il dévala l'escalier sans se retourner tandis que les filles gloussaient bruyamment dans son dos. Au pied des marches, sa grand-mère l'attendait en brandissant un sac en papier bien fermé.

– Sammy, enfin, qu'est-ce que tu fabriques ? Tu vas louper ton tournoi ! Toi qui aimes tant le judo ! Tu n'es pas malade, au moins ?

Elle secouait ses boucles d'un blanc presque bleu avec un air de surprise inquiète.

– Tout va bien, Grand Ma', je faisais seulement quelques échauffements. Papa n'a pas appelé, par hasard ?

Une fraction de seconde, Grand Ma' baissa les yeux pour dissimuler sa gêne.

– Non, mon chéri, non. Peut-être à midi...

– Tu lui diras alors qu'il vienne me prendre au gymnase ?

– Oui, évidemment.

Mais il y avait autant d'enthousiasme dans sa voix que s'il l'avait interrogée sur la probabilité que Tom Cruise s'invite tout à l'heure à déjeuner.

– Tiens, Sammy, je t'ai fait tes sandwiches. File maintenant, ou tu ne seras jamais à l'heure. Et sois prudent, surtout, pas comme l'année dernière.

Samuel se mordit la langue pour ne pas répondre. Il embrassa sa grand-mère, attrapa son skate et sortit.

Une fois calé sur la banquette à l'arrière du bus, Sam se mit à contempler le paysage de petites maisons toutes identiques qui défilaient à travers la vitre et qui le rapprochaient lentement du centre-ville. Dix jours que son père n'avait pas donné signe de vie... Pas un mail, pas un coup de téléphone, pas une carte. Ce n'était pas la première fois, mais tout de même. Dix jours ! Dans la famille, on se plaisait à raconter qu'Allan était le prototype même de l'original. Qu'à cinq ans, il était capable de suivre un chien dans la rue sur deux ou trois kilomètres avant de s'apercevoir qu'il était perdu. Qu'à dix ans, il s'était lancé dans une abominable collection de rognures d'ongles et qu'il n'avait pas hésité à écrire à un nombre incalculable de vedettes pour qu'elles lui en envoient. Le pire était que certaines lui avaient répondu : un joueur de tennis, une chanteuse de rock, un présentateur de journal télé... Il avait archivé les précieuses reliques dans un classeur rouge que Grand Ma' gardait encore au grenier. À chaque fois, un petit sachet transparent avec le nom, la date et la lettre d'accompagnement. Plusieurs jours de suite, Allan s'était même planté devant le journal télévisé, cherchant à deviner à quel doigt du journaliste pouvait bien appartenir le petit bout de corne

qu'il avait scotché dans son précieux classeur – pour sa part, Sam penchait plutôt pour l'ongle d'un vague assistant proposé au courrier.

Seulement voilà, son père n'avait plus dix ans... Il était assez grand pour ne plus collectionner les ongles ni courir après les chiens, et pour donner de ses nouvelles s'il devait s'absenter quelques jours. Quoique, à bien y réfléchir, depuis la disparition de la mère de Sam, Allan vivait presque dans un autre monde. Lui autrefois si joyeux, toujours partant pour une course à vélo ou une partie de *Burnout* sur la console, il s'était brusquement refermé comme une huître. Grand Ma' prétendait que c'était le chagrin, que ça lui passerait avec le temps. Trois ans après l'accident de voiture, il fallait cependant se rendre à l'évidence : les choses avaient tendance à empirer. Grand Ma' en était bien consciente, qui l'avait convaincu au début de l'année de prendre Sam avec elle. Son père s'était mollement défendu, puis avait fini par accepter. C'était peut-être mieux ainsi, d'ailleurs : il n'avait plus franchement la tête à s'occuper de son fils. Tout juste s'il ouvrait sa librairie deux ou trois jours par semaine, et encore, lorsque Grand Ma' l'y poussait ou que l'un de ses clients fidèles le harcelait au téléphone. Vague à l'âme, disait Grand Ma', manque de force de caractère, répliquait tante Evelyn – la mère de Lili –, dépression profonde, tranchait le médecin.

Or, dix jours plus tôt, Allan avait disparu. Il était certes coutumier de ce genre de fugues, mais d'habi-

tude elles excédaient rarement deux ou trois jours. Il en revenait en général les bras chargés de cadeaux, expliquant qu'il avait dû faire un voyage urgentissime aux États-Unis pour se procurer tel ou tel ouvrage rare qu'on lui avait commandé. Grand Ma' l'écoutait avec indulgence puis lui claquait deux gros baisers sur les joues et Sam était trop content pour lui reprocher quoi que ce soit.

Sauf que, cette fois-ci, Allan ne se décidait pas à revenir. Et qu'en plus, c'était l'anniversaire de Sam. Un père, fût-il le prototype de l'original, pouvait-il oublier l'anniversaire de son fils ?

Sam descendit du bus devant la patinoire. Il y avait un marchand de glaces en face et le soleil était déjà si chaud qu'il hésita à se payer un cornet. Mais à dix minutes d'une compétition où il risquait de se faire retourner comme une crêpe, ce n'était pas très raisonnable. D'autant que son estomac produisait déjà des bruits bizarres : la perspective de se frotter aux costauds du club, sans doute.

Il fit glisser le skate sur le trottoir et commença à slalomer à toute vitesse entre les passants, les poussettes, les enfants désobéissants et les sacs de provisions. Rien de plus grisant que ces obstacles mouvants qui menaçaient de faire un écart à chaque instant et qui poussaient de petits cris quand vous les frôliez. Il racla une ou deux bordures, sauta par-dessus un banc en ciment et s'apprêta à négocier le tournant

qui menait au gymnase. C'était du gâteau, du vu et revu cent fois : la grille du square à droite, une légère pente pour prendre de l'élan, la rue tout de suite après en perpendiculaire et...

Baong ! Il y eut un choc violent, un bruit de tôle froissée et Sam se retrouva sur le ventre, avec l'impression que tout le square venait de lui tomber sur la tête. Il avait dû heurter une vieille mobylette ou un bac à poubelles ou...

– Nom de Dieu de nom de Dieu !

Sam se redressa avec précaution. Un bac à poubelles qui parlait, alors...

– Nom de Dieu de nom de Dieu ! Cette petite mauviette de Faulkner !

Et qui connaissait son nom, en plus.

– Ne fais pas ça, Monk, intervint une voix féminine.

Monk. Il était tout simplement rentré dans Monk !

Mû par un instinct de survie dont il découvrait l'existence, Sam roula sur le côté au moment où le gros Monk se jetait sur lui, une jeune fille et un autre garçon accrochés à ses épaules.

– Non, Monk ! Non !

– Je vais le plier ! Je vais le plier !

Sam se releva d'un bond et évita de justesse un impressionnant plaquage qui l'aurait transformé à coup sûr en tapis de sol. Le sang affluait à ses tempes, mais apparemment, il n'avait – encore – rien de cassé.

Monk fit mine de le charger à nouveau quand, par chance, plusieurs curieux qui avaient assisté à la scène s'avancèrent pour le maîtriser.

– Eh bien ! Eh bien ! s'interposa un grand barbu dans un costume sévère.

– Il l'a fait exprès ! vociférait Monk en tendant le poing. Il m'est rentré dedans exprès ! Regardez ce qu'il a fait !

Il désignait du doigt sa sacoche renversée d'où s'échappaient des pièces métalliques et des genres de circuits imprimés.

– Vous avez vu ça, m'sieur ! Ça m'a coûté une fortune !

Tandis que Monk se démenait en roulant des yeux furieux, Cathie, la jeune fille qui avait tenté de le retenir, s'approcha de Sam.

– Ça va ? Pas trop de casse ?

Cathie faisait partie du club de judo de Sainte-Mary. Elle avait dix-sept ou dix-huit ans et s'occupait à l'occasion de l'encadrement des plus jeunes. C'était une assez jolie fille qui souriait tout le temps et dont Sam imaginait mal qu'elle puisse traîner avec Monk.

– Je... non, tout va bien, merci, balbutia-t-il. J'étais en retard pour le tournoi et...

– Le tournoi ? Personne ne t'a dit qu'il était reporté ? Reporté ? Le tournoi était reporté ?

– Je croyais pourtant qu'ils avaient averti tout le monde ! L'équipe de Fontana n'a pas pu venir, leur

car est en panne depuis deux jours. La compétition est remise à samedi prochain. Tu n'as pas eu de message sur ton répondeur ?

– Euh non ! Enfin peut-être... Mon père...

Mais Sam s'interrompit net. Le club avait dû appeler à la librairie puisque c'était l'adresse qui figurait sur son inscription. Or, il n'avait aucune envie d'expliquer à Cathie ni à qui que ce soit qu'il habitait provisoirement chez sa grand-mère, que son père n'était plus là pour décrocher le téléphone et qu'il ne risquait donc pas d'écouter le répondeur.

– ... a dû oublier... marmonna-t-il en serrant les dents.

Cathie se baissa pour ramasser le skate qui s'était fiché comme une épée dans le grillage du square.

– Il a l'air intact, c'est déjà ça. Vous auriez pu drôlement vous amocher tous les deux.

– LÂCHEZ-MOI, JE VOUS DIS ! hurlait Monk qui ne semblait pas calmé du tout. Ce petit crétin va d'abord me rembourser mon matériel et ensuite...

Les trois passants qui le ceinturaient le contenaient à peine et ses petits yeux verts au milieu de son visage écarlate lançaient des éclairs assassins.

– Tu ferais mieux de disparaître, chuchota Cathie en glissant la planche sous le bras de Sam. Il en a pour un moment avant de retrouver son sang-froid.

– Mais toi, il ne va pas te... ?

– Ne t'inquiète pas pour ça, je sais le prendre. Et puis rien ne dit que les circuits imprimés sont fichus.

On allait upgrader les ordinateurs du club. Monk est un as en informatique, tu sais...

Monk, un as en informatique ? Il avait donc un cerveau ?

La jeune fille souriait toujours.

– Dès qu'il sera sur ses machines, il t'aura oublié. Allez, décampe, on se reverra samedi.

Elle lui fit un petit signe et Sam ne demanda pas son reste. Il était temps car Monk explosait à nouveau :

– SAMUEL FAULKNER, ESPÈCE D'AVORTON ! JE VAIS ME PAYER AVEC TES DENTS !

2

La pierre sculptée

La librairie d'Allan Faulkner se situait dans l'un de ces vieux quartiers de Sainte-Mary qui n'avaient cessé de se dégrader depuis trente ou quarante ans. Le choix de cette minuscule maison victorienne à étage, aux colonnes bleues mitées et aux volets défraîchis, coincée entre deux autres maisons plus délabrées encore, était d'autant moins compréhensible que tous les commerçants dignes de ce nom avaient déserté la rue Barnboïm depuis belle lurette. Il ne restait que des petits vieux aussi usés que leurs façades, que l'on voyait partir tôt le matin comme des fantômes, puis revenir vers les 9 heures, le cabas rempli de provisions, se dépêchant de rentrer chez eux pour s'enfermer à double tour.

Dans ce contexte, on ne pouvait pas dire que l'ouverture de la librairie ait déchaîné l'enthousiasme du voisinage : à peine un bonjour ou un bonsoir, quelques réflexions aigrettes lorsque la voiture d'un

client – un téméraire – se garait à cheval sur le trottoir ou lorsque Sam, de retour de l'école, rabotait les bordures avec son skate. Et c'était tout. Seul Max, un vieux bonhomme quasiment sourd qui habitait trois maisons plus haut, daignait leur faire un peu de conversation. Des conversations étranges, d'ailleurs, où il fallait hurler ses phrases à plusieurs reprises pour avoir une chance de se faire comprendre – ce qui limitait singulièrement les échanges.

Pourquoi son père avait-il choisi ce coin oublié de la ville ? Pour se protéger, avançait Grand Ma', et se tenir à l'écart du bruit du monde. Allan avait vendu leur jolie maison de Bel-Air – trop de souvenirs d'Elisa – et il s'était mis en quête d'un endroit où installer sa librairie. Un refuge, en réalité. Mais un refuge pesant lorsque l'on avait treize ans – presque quatorze –, qu'on venait de perdre sa mère et qu'on était surtout branché centre commercial, lumière artificielle et activité frénétique.

Sam grimpa sur le perron en surveillant les alentours. Rien ne bougeait. Il n'était pas sûr que venir ici soit une très bonne idée. Peut-être aurait-il mieux valu avertir Grand Ma' ? Mais après tout, le tournoi était annulé, il avait une grande journée devant lui et c'était son anniversaire. Quel mal y avait-il à faire un saut chez lui ? Car c'était encore chez lui, n'est-ce pas ? Récupérer quelques CD, revoir un peu ses vieilles affaires... « Et s'assurer que papa n'est pas rentré à l'improviste, ajoutait une petite voix inté-

rière. Ou bien qu'il n'a pas laissé d'indice concernant son départ. » Grand Pa' était passé deux fois à la librairie cette semaine, mais qui pouvait savoir ?

Il fit tourner la clé dans la serrure. La porte grinça sur ses gonds et l'enseigne *Librairie ancienne Faulkner* trembla au-dessus du chambranle.

– Papa ?

Tout était silencieux. Il traversa le vestibule et la grande pièce où se trouvaient alignés les rayonnages de livres, exactement comme dans une bibliothèque. Il y avait des tables et des chaises pour s'asseoir et consulter les ouvrages, deux canapés aussi avec des halogènes pour lire à l'aise. Une bonne partie de l'argent de la maison de Bel-Air était là, parmi ses vieux papiers jaunis et ses reliures en cuir. Que son père ait pu en amasser autant était d'ailleurs une énigme, de même que sa capacité à attirer quelques clients. Cela dit, il était probable que les grands-parents mettaient de temps à autre la main à la poche...

Il passa ensuite dans la cuisine. Tout était en ordre. Le lave-vaisselle était propre et, au bruit de succion que produisit le joint à l'ouverture, on devinait qu'il était fermé depuis plusieurs jours. Le réfrigérateur était pratiquement vide, mis à part des yaourts périmés, un paquet de saucisses sous plastique – en plastique, corrigeait Grand Ma' – et deux boîtes de bière. Pas de festin récent ici. Sam monta alors à l'étage et ne put s'empêcher d'avoir un pincement au cœur en retrouvant sa chambre. Ses posters de Tony Hawk et

de Viggo Mortensen au mur, sa collection de petites voitures anciennes – autre chose que les rognures d’ongles ! –, ses dessins et sa guitare, du temps où il essayait maladroitement d’apprendre à en jouer. Mais il n’était pas ici pour s’apitoyer sur son sort. Il fourra deux vieux CD dans son sac, juste histoire de dire, et s’en fut inspecter le bureau de son père. Malheureusement, il n’y avait aucune lettre d’explication sur le sous-main, aucun papier relatif à son départ dans les tiroirs, aucune facture d’agence de voyages dans la corbeille. Quant aux armoires de la chambre, autant qu’on pouvait en juger, elles renfermaient l’essentiel de la garde-robe et les trois grosses valises jaunes de voyage n’avaient pas bougé d’un pouce.

De plus en plus étrange... Son père serait-il parti à l’aventure sans un vêtement de rechange ? Ou bien ne comptait-il s’absenter que quelques heures, une journée au plus ? Car la brosse à dents était là, elle aussi, bien sèche, et le tube de dentifrice et le rasoir électrique... À moins... Malgré lui, l’image terrible d’une carcasse d’automobile pliée en deux dans un ravin s’imposa à son esprit. Il chassa la vision d’un revers de la main : non, il ne pouvait rien arriver de grave à son père. N’était-il pas le prototype de l’original ? Et les originaux s’en tiraient toujours, Grand Pa’ l’avait dit. Il y avait forcément une explication.

Sam redescendit l’escalier et s’arrêta devant le guéridon où trônait le téléphone. Juste à côté, le

répondeur argenté clignotait : « 20 messages – mémoire saturée ». Sam le mit en marche. Bruit de fond, dé clic :

– Monsieur Faulkner ? Je suis passé dans votre librairie la semaine dernière et j’ai vu un exemplaire de *Vingt mille lieues sous les mers* que je souhaitais...

Bip ! Sam sauta au message suivant :

– Je suis bien à la *Librairie ancienne*, rue Barnboïm ? Voilà, je voulais connaître les horaires d’ouverture car je cherche une édition rare de...

Bip ! Message suivant.

– Allan ? C’est Thomas Mourre. Vous avez réussi à dénicher la bible de Plantin que je vous ai commandée ? Parce que je dois...

Bip ! Et ainsi de suite. La plupart étaient des messages de clients ou de curieux, auxquels il fallait ajouter une erreur, une annonce publicitaire – « Hum, monsieur Faulkner ? Si des fois vous aviez en projet de remplacer vos fenêtres ou vos volets, notre société se propose de... », etc. –, une demande de rendez-vous du banquier – pas de bonne humeur, visiblement – et six tentatives de Grand Ma’ pour joindre son fils. Tous ces messages avaient plus de huit jours. Celui du club de judo n’y figurait pas, et pour cause : il n’y avait plus de place sur la bande.

Un seul appel, en réalité, se distinguait du lot. Une voix lointaine, métallique, déformée par la distance ou la mauvaise qualité de la ligne :

– Allan ? C’est moi... Je sais que tu es là... Ne fais

pas l'idiot, réponds. Allan, tu m'entends ? Allan ? Réponds, nom d'un chien !

Un long blanc, puis :

– OK, je t'aurai prévenu...

Le mystérieux correspondant avait ensuite raccroché. Sam se repassa la bande plusieurs fois : l'appel datait du lendemain de la disparition de son père. Le ton était menaçant, et, ce qui était plus troublant encore, presque familier. Or, Samuel ne voyait pas du tout à qui la voix pouvait appartenir. Y avait-il un lien quelconque avec ce départ imprévu ? Peut-être, si l'on s'en tenait à l'avertissement et au sous-entendu qu'il contenait : « OK, je t'aurai prévenu... » Peut-être pas, si l'on considérait qu'Allan n'avait pu écouter aucun de ces messages. Alors ?

Sam eut une idée : il appuya sur la touche *bis* du téléphone pour recomposer le dernier numéro effectué sur le poste. Son père ne possédait plus de voiture depuis trois ans et il prenait souvent des taxis. Il avait pu en faire venir un pour aller à la gare ou à l'aéroport... Les sociétés de taxis étant obligées de garder des traces de leurs courses – il avait appris cela dans un feuilleton policier –, il serait possible de connaître...

– Allô ? brailla une voix enrouée à l'autre bout du fil.

Si c'était la standardiste de la compagnie, il fallait qu'elle arrête de fumer. Tout de suite.

– Oui, allô, commença Samuel. J'appelle pour avoir un renseignement...

– Comment ? hurla la voix sur un ton ahuri.
– Je voudrais un renseignement, s'il vous plaît.
Mon père vous a téléphoné il y a quelques jours et...

– Plus fort, bille en bois !

Bille en bois... C'était Max ! Le voisin sourd comme un pot qui habitait à deux pas !

– Max ? Max, c'est vous ?

– C'est pour quoi ?

– Max, c'est Sam, le fils d'Allan Faulkner, de la *Librairie ancienne*. Mon père a dû vous appeler il y a dix jours...

– La marbrerie quoi ? J'ai besoin de rien, figurez-vous, et surtout pas de marbre ! Maudit démarcheur !

Et la communication coupa.

Samuel resta quelques secondes le combiné à la main, ne sachant plus trop quoi faire. Le mieux serait de rendre directement visite à Max. Son père avait dû l'appeler pour lui porter un trousseau de clés en lui demandant d'arroser le massif de fleurs ou quelque chose de ce genre... Mais peut-être lui avait-il aussi confié où il se rendait ? Un nom, une destination... Même si le vieil ours n'était pas facile à suivre, il n'y avait de toute façon aucune autre piste.

Sam empoigna son sac pour sortir quand il avisa la porte de la cave. Grand Pa' avait assuré avoir vérifié le sous-sol... Sam balança un instant. Allez, il y en avait pour moins d'une minute. Il alluma et descendit les deux volées de marches qui menaient à la réserve. Allan y avait entreposé des piles de bouquins

sur des étagères en fer, à quoi s'ajoutaient un stock de cartons vides, du matériel pour entretenir les reliures et une grande tenture sur le mur du fond, sans doute pour protéger de l'humidité et du froid. « Sans doute », supposait Sam, car il n'était venu à la cave qu'à trois ou quatre reprises, et plutôt au début de leur emménagement : c'était le domaine de son père. Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, il n'y avait personne.

Il reprit l'escalier puis, arrivé à mi-hauteur, se ravisa. Quelque chose clochait. La réserve n'était pas comme d'habitude. En tout cas, pas comme dans son souvenir. On aurait dit... qu'elle avait rétréci, oui. Cela semblait idiot, mais la seule matière où Sam se distinguait à l'école, c'était le dessin : question volumes, il était plutôt observateur. Il marcha en mesurant ses pas jusqu'au mur du fond : un, deux, trois, quatre, cinq. Le compte n'y était pas, il manquait au moins deux bons mètres pour aller à sept ou huit. Ce qui signifiait...

Il approcha de la tenture, un genre de reproduction de tapisserie moyenâgeuse, avec une licorne et une belle princesse. Il appuya avec le doigt et sentit une résistance : non, le mur était bien là, il avait dû rêver. Il frappa plus fort : le son était étonnamment creux. Son père aurait-il ajouté une cloison à cet endroit ? Avant de la dissimuler derrière la tapisserie ? Mais pour cacher quoi ? Une autre réserve ? Des ouvrages plus précieux encore ?

Il souleva le lourd tissu et se faufila dessous. Il s'agissait bien d'une cloison en effet, un de ces panneaux en placoplâtre qui se montait tout seul. Il passa les mains sur la surface en glissant progressivement vers la droite. Au bout de deux mètres, il sentit des charnières sous ses doigts : une porte. Il la poussa, le cœur battant :

– Papa ?

La nouvelle pièce était vide... Elle était éclairée par une petite veilleuse et meublée très sommairement : un lit de camp, un tabouret, point final. D'un certain côté, Sam était soulagé de ne pas y trouver son père étendu ou inanimé. Ou pire... Mais un milliard de questions se bousculaient aussi dans son cerveau. Il avança près du lit et remarqua un gros livre posé à terre. Il l'inclina vers la lumière : pas de titre, pas d'auteur, juste une couverture rouge, épaisse et craquelée. Il l'ouvrit au hasard. Un livre d'histoire à l'évidence : « Crimes et châtiments sous le règne de Vlad Tepes ». Il parcourut sommairement la double page consacrée à divers supplices, tourments et autres tortures pratiqués par un certain Vlad Tepes au XV^e siècle quelque part en Valachie – quel nom ! Un ouvrage ancien mais pas trop, une centaine d'années peut-être d'après le type de caractères et d'impression. Son père était un fondu d'histoire, mais de là à s'enfermer dans ce réduit minable pour lire les exploits d'un « Valachien » sanguinaire !

Sam saisit la lampe-torche qui pendait à un crochet

et balaya lentement le reste de la pièce. Rien d'autre, excepté une masse grisâtre dans un coin : une grosse pierre de cinquante centimètres de haut, vaguement ovale au sommet. Il s'approcha pour l'examiner. C'était un genre de totem ou de truc vaudou, du style de ceux que l'on voyait dans les films d'horreur et qui annonçaient invariablement une effroyable malédiction pour celui qui la découvrait. Une seule de ses faces était décorée : une espèce de soleil sur la partie haute, avec un cercle au milieu et des rayons qui étaient en réalité autant de fentes – une demi-douzaine en tout. Dans la partie basse, une cavité avait été creusée, de la taille et de la profondeur d'une main environ. Cela pouvait ressembler à un distributeur de cacahuètes du paléolithique, mais sans les cacahuètes. Bref, cela n'avait aucun sens. À moins que son père ne soit tombé brusquement dans une secte ?

Tandis que Sam promenait la lampe autour de la pierre, son œil fut attiré par une rondelle de métal qui brillait à quelques centimètres de là. Il la prit, la tourna et la retourna dans sa paume : une pièce de monnaie sale avec un trou au milieu, un dessin de lignes entrelacées et des signes qui faisaient penser à de l'écriture arabe. Mais de quel pays exactement, mystère... Elle ne paraissait en tout cas ni très ancienne ni très précieuse. Peut-être le soi-disant totem était-il tout simplement un jeu traditionnel provenant d'une contrée lointaine ? On lançait une

pièce et elle devait atterrir soit dans la cavité principale – cela comptait moins –, soit dans l'un des rayons du soleil – cela comptait plus. Exaltant, non ?

Mais lorsqu'il essaya de glisser lui-même la pièce dans l'une ou l'autre des fentes, il ne put y parvenir : elle ne restait pas dans l'encoche et dégringolait toujours. À la rigueur, le dernier endroit où elle aurait pu tenir... Sans trop y croire, il plaça la pièce au centre du soleil : elle s'y ajusta parfaitement, comme aimantée par une force invisible.

« Bon, se dit-il, on progresse... »

C'est alors qu'il perçut comme un bourdonnement. Il colla son oreille contre la pierre : elle émettait une sorte de vibration, très régulière et très lointaine... Mieux, il lui semblait qu'elle n'était plus tout à fait froide. Son imagination, sans doute. Pourtant... Oui, quelque chose s'en dégageait. Une chaleur... Une chaleur et une sorte de magnétisme. Il eut même l'impression que le sol autour de lui se mettait à vibrer et qu'il suffirait de poser les doigts sur l'ovale tiède de la pierre pour ressentir son étrange palpitation. Il avança la main...

La dernière chose dont il eut conscience fut une brûlure atroce qui lui remontait le long du bras et lui embrasait le corps.



L'**extraordinaire** et **périlleux** voyage d'un jeune garçon à travers les couloirs du temps. Le premier tome d'une **trilogie passionnante** entre Histoire et fantasy.

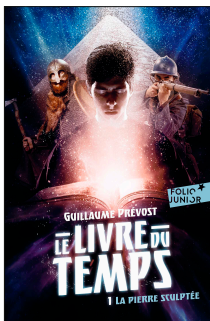
Cela fait des jours que Sam n'a plus la moindre nouvelle de son père et il faut se rendre à l'évidence : il a tout simplement disparu. Alors qu'il cherche désespérément un indice dans la réserve de sa librairie, l'adolescent découvre un passage secret, puis un vieux livre rouge et une étrange pierre sculptée. En la manipulant, Sam est subitement projeté... des siècles en arrière, sur une petite île menacée par les Vikings!

« L'auteur possède un savoir-faire évident qu'il allie à une riche culture pour nourrir son intrigue de solides éléments documentaires. »

Historia

FOLIO
JUNIOR

à partir
de 10 ans



Le Livre du temps
Guillaume Prévost

Cette édition électronique du livre
Le Livre du temps - I. La pierre sculptée
de Guillaume Prévost a été réalisée le 28 mai 2019
par Nord Compo
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2019 par Novoprint
(ISBN : 9782075128735 - Numéro d'édition : 351604).

Code Sodis : U26627 – ISBN : 9782075128773
Numéro d'édition : 351608

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.